Coup dur pour l’empire américain : l’ Australie va opérer un grand virage | Pr Alexis Esposto

Contrairement à l’UE, l’Australie conserve une certaine marge de liberté et de pragmatisme en matière de relations extérieures. Le professeur Alexis Esposto rejoint Pascal pour discuter des choix de l’Australie dans un monde multipolaire émergent. Ils examinent la dépendance du pays à l’égard des États-Unis, ses relations économiques avec la Chine et les possibilités offertes par les marchés asiatiques en pleine croissance. Esposto s’interroge sur la capacité de la protection américaine à assurer une sécurité durable, tout en abordant l’AUKUS, les vulnérabilités maritimes et la dépendance financière. La conversation explore la diplomatie pragmatique, la neutralité, les migrations, les systèmes de paiement alternatifs et le défi que représente la préservation de la prospérité australienne sans se retrouver pris au piège d’un conflit entre grandes puissances. Liens d’ Alexis : LinkedIn : https://au.linkedin.com/in/alexis-esposto-4442141a D’un monde unipolaire à un monde multipolaire : qu’a l’Australie à y gagner ? https://doi.org/10.1142/S2630531324500082 La multipolarité et l’Australie — article : https://geopoliticaleconomy.com/2025/03/06/multipolarity-australia-world-geoeconomics/ Liens de Neutrality Studies : Substack de Neutrality Studies : https://pascallottaz.substack.com Soutenir Neutrality Studies : https://neutralitystudies.com/donate Boutique de Neutrality Studies : https://neutralitystudies.com/shop Repères temporels 00:00 L’ Australie dans un monde multipolaire émergent 04:44 L’Amérique comme police d’assurance de l’ Australie 09:37 Neutralité, alliances et inquiétudes des élites 12:48 Le centre de gravité économique se déplace vers l’Asie 19:26 Les réseaux des élites et l’intérêt national australien 24:47 AUKUS, sous-marins et dépendance stratégique 29:23 Vulnérabilité maritime, diplomatie et migrations 36:17 Un affrontement entre les États-Unis et la Chine, les BRICS et un plan B financier

#Pascal

Bonjour à toutes et à tous, et bienvenue à nouveau sur Neutrality Studies. Aujourd’hui, nous recevons pour la première fois le docteur Alexis Sergio Esposto, professeur d’économie et doyen de Danford Higher Education, à Melbourne, en Australie. Bonjour, Alexis.

#Alexis Esposto

Comment allez-vous, Pascal ? Ravi de faire votre connaissance en ligne. J’espère qu’on pourra échanger comme ça plus souvent.

#Pascal

Ravi de vous rencontrer également, et ravi d'être en liaison avec Melbourne. Vous êtes aussi un proche collègue du professeur Warwick Powell, et économiste comme lui. Nous avons échangé quelques courriels, et vous avez beaucoup travaillé sur les aspects économiques des bouleversements actuels, disons, du système international. Alors, pourriez-vous nous dire quelle analyse vous faites de la situation actuelle ?

#Alexis Esposto

Eh bien, j'étais économiste et, pendant un temps, je me suis intéressé aux relations internationales, ainsi qu'au marché du travail. Et l'une des choses qui m'ont marqué en deux mille vingt-deux, c'est l' invasion de l'Ukraine par la Russie, ou l'opération militaire spéciale. Personnellement, je ne m' attendais pas à ce que cela se produise à ce moment-là. Je pensais que c'était surtout de la rhétorique, du bluff et des effets de tribune. Mais quand c'est vraiment arrivé, j'ai eu le sentiment que c'était un moment décisif, un tournant de l'histoire où le monde avait changé. Et je me suis dit que ce changement était probablement aussi important que la chute du mur de Berlin, quand nous sommes sortis d'un monde bipolaire où l'Union soviétique et les États-Unis étaient les deux principaux rivaux pour la domination mondiale.

Et puis, tout à coup, on voit une autre structure se mettre en place, même si des choses se passaient déjà en arrière-plan. Par exemple, la montée en puissance de la Chine, le fait qu'elle soit devenue un acteur majeur du système économique mondial, mais aussi sur le plan géopolitique. J'ai donc compris qu'une transformation se préparait, et je me suis demandé quelles conséquences elle aurait pour l'Australie, avec, en parallèle, la montée en puissance des BRICS. Et je me suis dit : en Australie, nous avons un avantage et un inconvénient. L'avantage, c'est la tyrannie de la distance, parce que nous sommes loin du reste du monde. Assez loin pour prendre du recul et nous demander : mais qu'est-ce qui se passe ? Comment comprendre tout ça ? Et dans notre article, c'est ce que nous essayons de démêler.

C'est complexe. Ce n'est pas simple, parce qu'il y a beaucoup de mécanismes et beaucoup d'acteurs qui interviennent à différents niveaux. Et cela nous a amenés, mon collègue et moi, à nous poser cette question : où va-t-on avec tout ça ? Dans quelle direction le monde évolue-t-il ? Et que va-t-il arriver à l'Australie ? En tant qu'universitaires, nous nous sommes demandé : comment l'Australie devrait-elle relever ce défi ? Parce que c'est un défi majeur. Un défi qui soulève cette question : au fond, à qui va notre loyauté ? Et comment réagissons-nous concrètement à tout cela ? L'Australie a su très bien gérer ces situations grâce à son éloignement et à sa capacité de réaction.

Et nous avons aussi la chance d'être très bien dotés en ressources naturelles. Nous avons de l'acier, du minerai de fer, de l'or, de l'uranium. Nous avons beaucoup de minerais. Nous avons un secteur agricole très solide. Nous disposons aussi d'un capital humain de grande qualité, très développé, et d' une population active très instruite. Nous exportons de l'enseignement. C'est actuellement notre deuxième ou troisième poste d'exportation, qui représente des milliards de dollars. D'ailleurs, notre entreprise, notre organisation, est née grâce aux étudiants internationaux et à ces échanges avec le

reste du monde. Voilà donc l'avantage dont dispose l'Australie. Mais la question, c'est : comment réagir concrètement à tout cela ? Ce sont les questions que j'essaie de comprendre et de démêler au fil de notre progression.

#Pascal

Oui, et je devrais sans doute préciser que vous avez écrit cet article, que je vais essayer de montrer maintenant. Le voici. Vous l'avez intitulé « From a Unipolar to a Multipolar World: What's in It for Australia? ». L'un des points que vous soulevez, c'est bien sûr qu'on ne peut pas s'opposer à ce changement, n'est-ce pas ? Il est en train de se produire. La seule décision qu'on puisse prendre, c' est la manière d'y faire face. Selon vous, comment l'Australie d'aujourd'hui, enfin, les autorités australiennes, abordent-elles cette question ? Et puisque vous êtes économiste, les enjeux économiques de ce nouveau monde multipolaire sont, j'imagine, tout aussi importants que les enjeux géopolitiques. Avez-vous déjà constaté des changements dans la manière dont l'Australie aborde cette situation ? Parce que deux mille vingt-deux, ça remonte déjà à quatre ans, maintenant.

#Alexis Esposto

Oui, écoutez, ça remonte à quatre ans. C'est étonnant que cet article soit toujours d'actualité, vu la rapidité des changements et des bouleversements dans le monde. On navigue vraiment en eaux très agitées. Depuis, il y a eu l'opération militaire spéciale en Ukraine. Il y a eu le conflit avec l'Iran. Il y a eu les événements du sept octobre en Israël. La situation est devenue très mouvementée. Et en début de semaine, les élections au Brésil ont donné un résultat tout à fait inattendu : on s'attendait à une victoire de Bolsonaro, et maintenant, Bolsonaro s'est enfui aux États-Unis, la queue entre les jambes. C'est donc assez imprévisible. Mais en même temps, ça semble suivre la même tendance.

Donc, ce que je dis, au fond, c'est que le monde est en train de se transformer en profondeur. Nous passons d'un monde dominé par une seule superpuissance, les États-Unis, à un monde plus multipolaire. C'est mon hypothèse. Enfin, elle reste à démontrer. Mais on voit des pays comme l'Iran prendre une place très importante en raison de leur situation géographique. On peut même soutenir que c'est le territoire le plus important au monde, parce qu'il fait partie de l'initiative des nouvelles routes de la soie. L'Iran contrôle le golfe Persique et dispose donc d'un pouvoir considérable sur un point de passage stratégique, puisqu'il contrôle les flux d'énergie vers d'autres régions du monde. Alors, comment l'Australie réagit-elle à cela ?

#Pascal

Salut, juste un petit mot en passant. Le meilleur moyen de soutenir cette chaîne, c'est de vous abonner gratuitement à ma newsletter sur Substack. Vous pouvez aussi nous soutenir en y prenant un abonnement payant, ou acheter certains de nos nouveaux produits dérivés sur neutralitystudies. com. Les liens sont juste en dessous. À bientôt !

#Alexis Esposto

À mon avis, pour le moment, l'Australie a choisi de se ranger du côté des États-Unis. Ce n'est pas une mauvaise option parce que, pour nous, les États-Unis font presque office d'assurance face aux grandes puissances, n'est-ce pas ? Donc, il y a ce gros dur qui fait peur, qu'on appelle la Chine. Et il y a ce discours, ou cette idée, véhiculée par certains dans les médias, selon laquelle la Chine va étrangler économiquement l'Australie, d'une manière ou d'une autre, ou qu'elle finira par l'attaquer. Je pense que le gouvernement travailliste a joué une sorte de jeu stratégique en disant : « Oui, écoutez, la Chine nous fait peur. »

Nous sommes de bons amis des États-Unis, de Donald Trump et de l'administration précédente, mais nous sommes aussi de bons amis de la Chine. Je pense donc que c'est une stratégie intelligente, même si le message affiché, c'est : oui, nous sommes très proches des Américains. C'est une sorte d' attentisme, même si on donne l'impression de se ranger totalement du côté des États-Unis. Mais c' est habile, dans la mesure où nous n'avons pas rompu nos relations avec la Chine, qui est un partenaire très important pour nous. Nous avons un excédent commercial de plusieurs milliards de dollars par an, et nous ne pouvons pas nous permettre de le perdre. Je pense donc que l'attitude a été de rester amis avec les deux, tout en faisant preuve d'une grande prudence dans notre façon de réagir à cette situation.

#Pascal

Alors, en tant que partisan de la neutralité, j'y suis largement favorable. À mes yeux, l'Australie semble tout à fait destinée à être neutre, c'est-à-dire à rester l'amie de tous et l'ennemie de personne, comme on le disait autrefois des nations neutres. Le problème, bien sûr, c'est que l' Australie est beaucoup plus solidement ancrée dans l'empire élargi des États-Unis — l'empire financier, mais aussi militaire — et qu'à travers l'AUKUS, elle reste très étroitement liée à son ancienne puissance coloniale, le Royaume-Uni, et construit en quelque sorte…

Je pense qu'une bonne partie de l'establishment britannique se considère comme ancrée dans ce cadre euro-américain, non ? Et d'après les discussions que j'ai eues avec d'autres collègues australiens, cela semble être une grande source d'insécurité au sein de l'establishment actuel, non ? Autrement dit, où est en train de disparaître ce vieux monde colonial, blanc et européen, et comment faire face à ce nouvel avenir, qui est évidemment asiatique, non ? Avec non seulement l' Indonésie, la Malaisie et l'ASEAN, mais aussi la Chine, naturellement. Le Japon, à mon avis, est le moindre des problèmes, parce qu'il a jusqu'ici été intégré au système actuel. Comment voyez-vous les choses ? Est-ce qu'il y a une forme d'angoisse en Australie, une angoisse face à la multipolarité ?

#Alexis Esposto

Je pense que parmi les élites, oui. Et c'est parce que tout s'est passé très vite : c'est devenu très évident dès le début de ce conflit en Europe, puis les répercussions se sont fait sentir dans d'autres

régions du monde. Mais le problème pour l'Australie, c'est de savoir comment gérer les États-Unis. Parce qu'ils nous tiennent vraiment à la gorge, et nous sommes amis avec les Américains. Nous sommes même des amis très proches. Mais si nous devenons trop indépendants, nous risquons de les voir faire pression sur l'Australie, au point de lui nuire financièrement, en raison de notre intégration au reste du monde occidental. C'est donc l'une de ces questions très difficiles à gérer dans la situation actuelle.

#Pascal

Permettez-moi de vous poser une question, parce que je trouve vraiment fascinant que vous disiez que c'est la guerre en Ukraine qui a été déterminante. Je veux dire, je comprends : la guerre en deux mille vingt-deux, l'opération militaire spéciale, tout ça. Ça a été un choc, je le comprends. Mais est-ce que ça a aussi été le moment décisif pour l'Australie ? Parce que, sur le globe, l'Australie est, je crois, littéralement à l'autre bout de la Terre, non ? Et, dans un sens, c'est une affaire très, très lointaine, ou du moins on pourrait le penser, qui concerne une Russie très éloignée, une Ukraine très éloignée, et même une OTAN très éloignée.

#Alexis Esposto

N'oubliez pas que nous sommes aussi relativement proches de la Chine, et qu'il y a cette peur de ce qu'on appelait le « péril jaune », qui existait pendant la Seconde Guerre mondiale. Il y a cette crainte que l'Australie puisse être attaquée par la Chine et que nous devions participer au contrôle de ces points de passage stratégiques, du côté de Singapour, dans cette partie du monde où la Chine semble exercer une pression assez forte, ou bien où sa puissance économique montre qu'elle est un acteur très important. Les États-Unis veulent donc maintenir l'hégémonie qu'ils exerçaient autrefois, mais ils n'y parviennent pas, parce que la réalité montre tout autre chose.

Donc, ce qu'on observe, au fond, c'est une évolution vers la multipolarité, parce que c'est en fait un phénomène structurel. Le monde va dans cette direction. Et on le voit dans les échanges commerciaux, qui, à mon sens, étaient le principal indicateur de la force de cette dynamique vers un monde multipolaire. Dans les années soixante-dix et quatre-vingt, en économie, on utilisait ce qu'on appelle des modèles gravitationnels, qui permettent de mesurer l'attraction des échanges commerciaux, leur intensité en un point géographique donné du monde.

À cette époque-là, il se trouvait dans l'Atlantique. Imaginez un point au large des côtes du Portugal, vous voyez ? Et ça voulait dire que l'essentiel du commerce mondial se faisait entre les États-Unis et l' Europe, et ainsi de suite. Ensuite, il a commencé à se déplacer. Quand la Chine a commencé à s' intégrer au monde occidental, avec les accords entre Nixon et le Premier ministre chinois de l' époque, les échanges commerciaux et les investissements ont commencé à se développer — des investissements considérables. Et ce centre de gravité s'est déplacé de l'Atlantique jusqu'au nord de l' Europe, puis il a progressivement poursuivi sa route. Aujourd'hui, il se situe quelque part entre l'Inde et la Chine.

Et l'Australie doit évidemment comprendre que l'avenir n'est pas en Europe, mais bien en Asie, et que c'est là que réside notre prospérité. Parce qu'il n'y a pas seulement la Chine, qui est un géant économique, il y a aussi l'Inde, l'Asie du Sud-Est et le Japon. Nous avons entretenu de bonnes relations d'amitié avec le Japon. Nous avons entretenu de bonnes relations d'amitié avec la Chine. Nous sommes de bons amis de l'Inde. Et nous devons préserver cette indépendance, ou cette neutralité, comme vous l'appelez, parce que l'Australie aurait tout à perdre à ne pas la préserver. Elle doit comprendre que l'Asie, c'est l'avenir. Nous sommes au vingt et unième siècle, le siècle de l' Asie. La croissance de l'Asie est indéniablement inéluctable. Et on le voit dans des pays comme la Thaïlande, où l'on construit des infrastructures, entre autres, alors que nous, nous ne le faisons pas autant que nous le devrions.

#Pascal

Oui, alors, à votre avis, combien de temps faudra-t-il pour que les mentalités en Australie, ou disons au moins au sein des élites politiques australiennes, s'adaptent à cette réalité ? Parce que la position géographique de l'Australie, qui forme cette vaste pointe sud de l'Asie du Sud-Est, est en fait assez extraordinaire, vous savez, d'une certaine manière. Je veux dire, vous êtes un continent entier, immense, très riche en ressources. On peut y développer une industrie, et vous êtes relativement proches du nouveau centre de gravité de l'économie mondiale. Mais tous ces atouts semblent passer inaperçus et suscitent plutôt une sorte de profonde angoisse d'être remplacés. Selon vous, combien de temps faudra-t-il pour que cette réalité fasse son chemin et que les gens adaptent leur vision des choses ?

#Alexis Esposto

Écoutez, je pense qu'il y a un débat. Je pense qu'on prend conscience que l'Australie doit élaborer une politique économique sophistiquée, pragmatique et diversifiée pour pouvoir trouver sa place dans ce contexte. Et je pense que cette politique fait l'objet de discussions et qu'elle est mise en œuvre en Australie, ce qui est très positif. Même si, parfois, en Australie, certains représentants des anciennes élites avancent ce genre d'arguments : « Non, notre seul ami, c'est l'Amérique. Nous devons nous tourner à nouveau vers notre ancienne mère patrie, la Grande-Bretagne. » Mais, de toute évidence, la Grande-Bretagne a cessé d'être un empire il y a bien longtemps. Il y a un degré de pragmatisme et d'intelligence qui nous empêchera, je crois, de commettre l'erreur de choisir un camp. Et c'est pour cela que j'en reviens à la tyrannie de la distance. La distance, le fait d'être loin, permet à l'Australie de voir ce qui se passe dans le reste du monde.

Et puis, ça nous laisse, je pense, suffisamment de temps pour dire : écoutez, ce n'est pas une bonne idée. Je pense qu'il faut rester plutôt neutres, comme vous le dites, et essayer de jouer sur les deux tableaux. Il y a un risque : si l'Australie choisit un camp, celui de l'Asie à fond, les États-Unis, ou un gouvernement qui pourrait devenir hostile à l'Australie, pourraient lui imposer des restrictions ou des interdictions. Et l'économie australienne pourrait s'effondrer très rapidement si, par exemple, des

restrictions étaient imposées aux échanges commerciaux avec l'Australie ou à son système financier. Donc, je pense que, jusqu'à présent, les services de renseignement ici, en Australie, ont fait preuve de beaucoup de finesse dans leur façon de gérer cette situation. Mais ça ne semble pas être explicite. L'Australie continue de commercer avec la Chine. En fait, la croissance des échanges s'est accélérée. Elle continue de commercer avec l'Asie, et elle continue de commercer avec l'Asie du Sud-Est.

#Pascal

À quel point pensez-vous que ces réseaux australiens de think tanks, d'universités, d'associations politiques et ainsi de suite restent profondément imbriqués avec les États-Unis ? Parce que, quand on regarde l'Europe, l'un de ses principaux liens avec les États-Unis passe justement par ces réseaux d'élites et par des événements comme la Conférence de Munich sur la sécurité, Davos, et ainsi de suite. Vous voyez, ce sont autant de grands rendez-vous où le même groupe de personnes se retrouve et se côtoie, encore et encore. Et, très clairement, à leurs yeux, ceux qui sont à l'extérieur — la Chine, la Russie, et ainsi de suite — représentent l'autre.

Alors que nous, les Occidentaux, nous formons un groupe, et nous devons donc, vous savez, à vous de compléter : protéger nos valeurs, et patati et patata. À quel point ce sentiment est-il fort en Australie ? Par exemple, combien d'Australiens figuraient réellement dans les documents de l'affaire Epstein ? Je n'ai pas suivi ça. Pardon, ça m'a échappé. C'était très intéressant de voir quels noms apparaissaient dans les documents de l'affaire Epstein. Beaucoup d'Européens, beaucoup d' Israéliens, puis des gens du Moyen-Orient, mais très peu d'Asiatiques, en fait. Est-ce qu'il y avait aussi des Australiens ? Pour moi, c'est un indicateur indirect qui permet de réfléchir à la façon dont l' intégration se passe en ce moment.

#Alexis Esposto

Je n'ai pas entendu parler de personnalités en particulier qui auraient fait leur apparition dans les médias. Il y en a eu une ou deux dont les noms m'échappent. Mais pour revenir à votre question sur la place des élites australiennes dans tout ça — les universités, et ainsi de suite —, je me souviens avoir rédigé ce premier article et l'avoir envoyé à une revue. Et la réponse a été : « La multipolarité, ça n'existe pas. » Ah bon ? Donc oui, cet état d'esprit persiste chez les élites universitaires, et certains, au sein du gouvernement, le pensent probablement encore. Mais je crois qu'une prise de conscience se fait maintenant, et le mot « multipolarité » s'est glissé à plusieurs reprises dans les médias. Ça a donc été tout un processus. Un processus lent. N'oubliez pas que les universitaires sont de drôles de gens.

Nous sommes quand même de drôles de gens : nous voulons nous accrocher à nos idées et dire : « Oh, regardez comme je suis bon. Vous savez, c'est moi qui ai dit ça le premier. » Ou bien : « Non, mon idée, c'était ça, et je tiens à la garder. » Ça arrive encore. Mais la réalité montre que l'Australie doit faire preuve de beaucoup plus de finesse, vous savez, de pragmatisme, et diversifier sa politique

étrangère pour pouvoir faire face à ces changements qui se produisent si vite, parce qu'on ne veut pas se retrouver à la traîne. Et le problème, c'est qu'avec la façon dont la technologie se développe et dont l'IA, par exemple, la cryptographie et les systèmes de paiement évoluent partout dans le monde, on pourrait facilement se laisser distancer et devenir un pays du tiers-monde.

C'est une question sérieuse qu'il faut prendre à bras-le-corps, parce que si vous ne vous en occupez pas maintenant, elle va très vite revenir vous mordre les fesses. Non seulement elle vous laissera une cicatrice, mais si vous ne vous y attaquez pas rapidement, elle risque de vous transmettre la rage, et vous ne saurez plus quoi faire. Et c'est tout le défi aujourd'hui pour les élites, pour les gens au gouvernement : réfléchir à la manière de répondre à ces bouleversements majeurs qui se produisent en Australie. Qui sont nos alliés ? Ça ne veut pas dire qu'il faut entrer en conflit avec l' Amérique, avec Trump ou avec qui que ce soit d'autre. Ça veut dire qu'il faut défendre notre propre intérêt national, dans l'intérêt de la population australienne. Et c'est ce qui se passe, petit à petit, mais pas à la vitesse à laquelle, selon moi, les choses devraient avancer.

#Pascal

Est-ce que parler de l'intérêt national est vraiment courant au sein des partis politiques australiens ? Parce qu'au Japon, par exemple, ça l'est. En Europe, on a largement cessé d'en parler. Aujourd'hui, en Europe, il y a des responsables politiques et des dirigeants nationaux, comme M. Merz en Allemagne, qui déclare officiellement : « L'économie allemande, ça ne me préoccupe pas vraiment. L' important, c'est de soutenir l'Ukraine dans la guerre contre la Russie. » Ils disent ça comme ça, tout simplement. Plusieurs dirigeants politiques européens ont déclaré à plusieurs reprises : « Ce qui nous arrive n'est pas très important. Ce qui compte davantage, c'est le bien supérieur du mouvement mondial. » Jusqu'où l'Australie s'est-elle enfoncée dans cette spirale ?

#Alexis Esposto

Non, on n'en est pas arrivé là. Et encore une fois, je pense que c'est parce que nous ne sommes pas en Europe. Nous en sommes tellement loin que nous ne sommes pas allés jusque-là. Certaines voix, notamment dans les médias, disent : oui, nous devons défendre la démocratie occidentale à tout prix. C'est le seul système au monde qui fonctionne. C'est le seul modèle à suivre. Bien sûr, il y a de bonnes choses, mais il y a aussi des choses qu'il faut remettre en question, et pour l'instant, nous ne le faisons pas. En Australie, il n'y a pas de voix aussi affirmées que celle de Merz pour nous pousser à cet extrême, qui consiste à dire que la seule chose dont il faut se préoccuper, c'est l'Ukraine. Ce qui est bien, c'est que nous avons quand même gardé un certain pragmatisme à cet égard, dans une certaine mesure, mais pas autant que nous le devrions. Nous ne nous engageons pas dans de grandes confrontations. Nous prenons tout de même des décisions absurdes, comme, par exemple, celle de nous engager à acheter aux États-Unis une flotte de sous-marins qui coûte trois cent quatre-vingts milliards de dollars, ce qui équivaut à…

#Alexis Esposto

Eh bien, pour vous donner un peu de contexte, le budget annuel des universités en Australie est de quarante milliards de dollars. Et on consacre autant d'argent à ces sous-marins nucléaires américains, qui doivent être livrés en deux mille cinquante. Qui sait s'ils seront vraiment livrés ? Et, en gros, un ancien Premier ministre, Paul Keating, a dit que ces huit sous-marins, si nous entrions dans un hypothétique conflit avec la Chine, ce serait comme lancer des cure-dents contre une montagne. Ça ne pourrait tout simplement pas bien se passer. Il a donc été une voix très pertinente pour dénoncer cette idée de mettre tous ses œufs dans le même panier, de dire, vous savez, que la seule voie possible, ce sont les États-Unis et l'Occident. Cela soulève des questions, mais malheureusement, il y a toujours cette dépendance et ce manque de maturité, en tant que nation, pour oser aller plus loin.

#Pascal

Oui, et vous êtes au courant de l'accord sur les sous-marins. J'ai eu une discussion très intéressante avec Cameron Leckie, qui m'a dit que toute cette affaire était encore plus ironique qu'il n'y paraissait. Parce que, oui, ces sous-marins seront peut-être livrés dans quinze ou vingt ans, à un moment ou à un autre, pour une somme considérable, mais les sous-marins nucléaires américains, eux, ont immédiatement accès aux ports australiens. Donc, au fond, c'est une autre façon pour les États-Unis d'obtenir des droits de stationnement, des droits d'accès.

#Alexis Esposto

C'est justement là le danger, parce que, selon certaines informations, ces sous-marins seront entièrement contrôlés par les États-Unis, et non par la marine australienne. Dès que les Américains en auront le contrôle total, nous serons une cible facile en cas d'attaque. Nous avons déjà Pine Gap, un centre de communications majeur situé au cœur de l'Australie. Il assurerait les communications de l'ensemble de la marine américaine. Ces sous-marins, en plus de coûter extraordinairement cher, feraient donc de l'Australie une cible facile en cas d'attaque.

Ce que Paul Keating dit très clairement, c'est : écoutez, notre stratégie devrait être différente. On devrait utiliser des sous-marins conventionnels pour protéger les côtes australiennes. Oui, parce que, pour moi, l'idée que la Chine va nous attaquer, c'est une de ces histoires qu'on raconte pour faire peur aux enfants. Si elle devait nous attaquer, il lui faudrait une armada avec des millions de soldats, non ? On ne peut pas simplement débarquer en Australie et l'attaquer de n'importe où. Le coût serait astronomique, et la Chine n'a pas besoin de faire ça. On fait déjà du commerce avec elle. Qu' est-ce qu'elle nous prendrait ? Je ne sais pas. Elle nous l'achète déjà à un très bon prix. Oui, exactement.

#Pascal

Ça n'a tout simplement aucun sens. C'est un discours complètement stupide. Mais la menace la plus importante — et vous avez peut-être une idée là-dessus, en tant qu'économiste — ne concerne pas seulement les côtes. Vous savez, cette idée stupide selon laquelle les Chinois arriveraient avec une armada, débarqueraient sur les plages et se mettraient à avancer à pied. Enfin, ce n'est pas ça, la menace. La menace pèse en réalité sur les voies de communication maritimes, parce que l'Australie a besoin de commercer. Si quelqu'un coupe les routes commerciales, qui passent toutes par la mer, c'est un problème, non ? Même le commerce intérieur australien passe par les voies de communication maritimes qui entourent l'Australie. Alors, où se situe, selon vous, la principale vulnérabilité si quelqu'un disait : « Bon, on va faire à l'Australie ce que les Américains essaient de faire à l'Iran. On va imposer un blocus total à l'ensemble du continent » ? Où se situe la vulnérabilité économique et stratégique de l'Australie ?

#Alexis Esposto

Eh bien, ce serait une vulnérabilité majeure. Si, par hypothèse, nous devenions les ennemis des États-Unis, nos voies maritimes pourraient facilement être bloquées, tout simplement. Donc, sur le plan stratégique, l'Australie se trouve dans une situation où elle dépend des autres. Mais c'est une question très complexe, quand on a affaire à de très grandes puissances capables de vous dicter votre conduite. Et c'est là qu'interviennent la force d'une bonne diplomatie, la neutralité et la capacité à naviguer dans ces eaux très troubles. Vous ne donnez pas l'impression de prendre parti, mais en réalité, vous gérez votre façon de naviguer dans ces eaux pour ne pas nuire à la prospérité de l'Australie, ce qui est une très bonne chose. Et nous devons continuer à faire partie de l'Asie.

Nous avons un voisin tout proche, l'Indonésie. C'est un partenaire commercial majeur, vraiment majeur. Nous devons continuer à développer cette relation et à nous rapprocher de l'Asie à chaque occasion, parce que c'est là que se trouve l'avenir. L'Europe, malheureusement — et vous en savez sans doute plus que moi —, ne connaît pas de croissance. Elle a de graves problèmes d' endettement, de vieillissement de la population, de migration, et ainsi de suite. Ce qu'il nous faut, c' est une politique qui nous permette de renforcer les liens que nous avons déjà noués par le passé et de nous appuyer sur la solidité de nos institutions démocratiques, sans pour autant dire : « Regardez comme nous sommes formidables avec nos institutions démocratiques ! La Chine devrait avoir des institutions démocratiques comme celles de l'Australie. »

Ça n'arrivera tout simplement pas. Ça n'arrivera pas parce que la Chine est un État-civilisation vieux de cinq mille ans. Nous, nous n'avons que deux cents ans d'histoire. Nous ne faisons tout simplement pas le poids. Ce que nous devrions faire, c'est continuer à commercer avec l'Asie, les États-Unis et l'Europe. Mais notre priorité stratégique, à mon avis, devrait être l'Asie, parce que c'est là que se trouve la croissance. C'est là que nous pouvons continuer à exporter notre savoir-faire dans les domaines de la santé et de la finance. Vous savez, nous avons une population multiculturelle qui nous permet de commercer. Si vous venez à Melbourne, certains quartiers ressemblent à Singapour.

#Pascal

C’est donc un modèle qui fonctionne très bien.

#Alexis Esposto

Nous en sommes un très bon exemple, et nous devons continuer à renforcer ce modèle, parce que des forces, à l’intérieur du pays, le remettent en question. Et nous voyons aujourd’hui monter ce qu’ on appelle le phénomène One Nation. Il se manifeste dans les élections, avec ce discours : « Oh, le problème de l’Australie, c’est l’immigration. » Eh bien, laissez-moi vous dire que, sans immigration en Australie, nous n’aurions plus personne pour s’occuper de nos grands-parents dans les maisons de retraite, travailler dans les restaurants ou créer des entreprises comme celle où je travaille, qui appartient en fait à un Indien et emploie entre quatre-vingts et cent personnes. Voilà donc l’ immense contribution de l’immigration à l’Australie. C’est incontestable.

#Pascal

Oui, et en fait, vous savez, l’Australie a aussi un atout particulier : elle est très attractive. J’ai un jeune ami chinois qui vient de s’y installer et qui, grâce au dispositif de visa de travail, peut maintenant travailler en Australie pendant environ deux ans. Et ce sont justement des gens comme lui, vous savez, qui sont mécontents de l’économie ou du système en Chine. Ce sont eux qui partent ensuite en Australie, parce que c’est ce qu’ils recherchent, n’est-ce pas ? Donc, au fond, vous avez le meilleur des deux mondes. Vous accueillez des gens qui ont envie de s’intégrer et de vivre dans ce genre d’environnement, et qui feront aussi le lien avec la Chine. Il y a donc un potentiel énorme. Le potentiel est là.

#Alexis Esposto

C’est toujours là. Les élites ne l’ont pas ignoré, et c’est une bonne chose, parce que maintenant, il y a de l’argent à gagner. Elles savent qu’il y a du potentiel et qu’il y a encore de la croissance. Mais il y a ces forces complètement folles, ces forces extrémistes qui arrivent et cherchent un coupable, parce qu’on a des problèmes de logement : les logements sont trop chers et la prochaine génération ne peut pas en acheter. Ce sont de vrais problèmes. Et alors, on accuse : « Oh, ce sont les migrants qui provoquent ça. Il n’y a pas assez de logements parce qu’il y a trop de migrants. Il y a trop d’ étudiants. » Mais ce n’est pas la réalité. Voilà donc les défis auxquels on fait face. Ce qui nous menace en Australie, d’une certaine manière, ce sont des forces indirectes, comme un affrontement sino-américain, où l’on nous demande de choisir notre camp. Le problème, c’est que parfois, quand on est un petit, dans la cour de récré, on est obligé de choisir son camp. Et le seul moyen d’éviter de le faire, c’est de fuir cette pagaille. Et oui, c’est la question à soixante-huit mille dollars qui se pose à l’Australie à ce stade.

#Pascal

Je sais que l'Indonésie aussi, à un niveau assez élevé de sa diplomatie, réfléchit sérieusement à cette question. Que se passerait-il en cas d'affrontement entre les États-Unis et la Chine, si l' Australie était contrainte de se ranger du côté des États-Unis ? Et si, effectivement, des missiles commençaient à être tirés entre la Chine et l'Australie ? Les Indonésiens se disent : « Mais ces missiles vont survoler notre territoire. Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir foutre à ce moment-là ? » Donc, en ce moment, tout le monde est vraiment très, très inquiet face à un tel scénario. Vous avez une intuition sur la façon dont réagirait le monde politique australien ? Si les États-Unis et la Chine en venaient à échanger des tirs — à mon avis, l'endroit le plus probable, ce n'est pas Taïwan, mais plutôt les Philippines, pour une forme d'affrontement qui ressemblerait un peu, vous voyez, à ce qui se passe en Ukraine —, est-ce que les responsables des différents partis se rangeraient automatiquement du côté des États-Unis, ou est-ce qu'il y aurait une sorte de : « Attendez, attendez une seconde » ?

#Alexis Esposto

Mon intuition, à la lumière de l'histoire, c'est qu'elle se rangera probablement du côté des États-Unis. Mais je n'en sais rien. Et c'est bien là le dilemme. C'est là-dessus que doit porter le débat. Je ne sais pas si, au pied du mur, nous irions jusqu'au bout, parce que les risques sont trop élevés : c'est notre existence même qui est en jeu. J'espère que non. C'est parce que j'ai tendance à privilégier la prudence. J'espère que les dirigeants australiens ont encore cette lucidité. Et il y a des voix, en Australie, qui disent en substance : « Non, nous devons être indépendants. Nous devons rester neutres dans cette affaire. » Historiquement, ces voix n'ont pas eu assez de poids. Pendant la Première Guerre mondiale, il y avait un mouvement important contre l'entrée en guerre, mais nous y avons quand même participé, et nous y avons perdu beaucoup de jeunes.

C'était pareil pendant la Seconde Guerre mondiale, mais le contexte était différent. En général, nous nous rangeons du côté des États-Unis. J'espère… et je ne pense pas que ce scénario se reproduira, parce que le risque de voir les États-Unis perdre serait bien plus grand qu'en Iran, par exemple. Si les États-Unis ne peuvent pas battre l'Iran aujourd'hui, à l'heure où nous parlons, je ne pense pas qu' ils auraient la moindre chance face à la Chine, parce qu'ils s'aventureraient sur un territoire doté d' une armée et d'un système de défense bien plus sophistiqués. Écoutez, j'espère qu'on n'en arrivera pas là. J'espère qu'on n'en arrivera pas là.

Je n'ai pas assez d'informations pour vous donner une réponse précise, mais mon intuition me dit que non. Ce qui pourrait se passer, c'est que l'Australie subisse des pressions, et c'est pour ça que je dis dans cet article que nous devrions envisager d'adhérer aux BRICS. Après, est-ce que les BRICS veulent de nous ? Ça, c'est une autre histoire. Mais le problème, c'est que, s'il existe d'autres systèmes de paiement que SWIFT, que fait-on si, par exemple, on se retrouve tout à coup avec un gouvernement australien qui dit : « Non, nous ne voulons rien avoir à faire avec ça. Nous voulons être indépendants » ? À ce moment-là, ils peuvent nous couper l'accès à SWIFT. Alors, quelle est

notre solution de rechange ? Quel est le plan B ? Avons-nous accès à un système de paiement avec la Chine ? Pouvons-nous vendre notre minerai de fer à la Chine en renminbis ?

Mais pour en revenir à ce point, il y a déjà des compagnies minières qui vendent du minerai de fer à la Chine et qui se font payer en renminbi, donc en yuans chinois. Ce n'est donc pas comme s'il n'y avait pas déjà des forces à l'œuvre. Sont-elles géopolitiques ou idéologiques ? Non. Elles relèvent plutôt du pragmatisme commercial, parce que c'est pratique. C'est un choix intelligent. On ne peut pas se permettre de se fâcher avec la Chine. C'est comme se fâcher avec son grand-père, qui se trouve être multimilliardaire et qui est sur le point de vous léguer toute sa fortune, vous voyez ? Il faudrait être fou pour faire ça. Non, non. Pardon. Il y a des fous au pouvoir.

#Pascal

Il y en a. La question, c'est de savoir si, sur le plan structurel, l'Australie est en mesure de développer cela. D'une certaine manière, on n'a même pas besoin d'une politique nationale de diversification. Il suffit qu'il n'y ait pas de politique nationale qui l'empêche, parce que les entreprises vont automatiquement élaborer des stratégies de diversification pour pouvoir continuer à commercer. Elles y travaillent. Mais l'Union européenne est un très, très mauvais exemple : cette logique d'alliance avec les États-Unis l'amène à adopter des réglementations qui nuisent vraiment à la diversification énergétique, par exemple. La diversification du bouquet énergétique est désormais, en gros, officiellement bloquée en raison d'allégeances idéologiques. Et j'espère vraiment que l' Australie n'est pas aussi engagée dans cette voie. Non, je ne pense pas que nous en soyons là.

#Alexis Esposto

Heureusement, ce n'est pas le cas, parce que nous avons plutôt de bonnes relations avec Singapour, avec l'Asie du Sud-Est, avec l'Indonésie, et toujours avec la Chine et l'Inde. Nous n'avons pas rompu ces liens. Certains courants poussent effectivement dans ce sens. Mais au bout du compte, il est trop dangereux d'aller aussi loin dans cette direction. Et les Australiens ne sont pas assez bêtes pour aller jusqu'au bout. C'est mon intuition. Je peux me tromper, parce que je parle sans doute ici davantage sous le coup de l'émotion : je ne veux pas que cela arrive. Mais il faut une prise de conscience, et il faut se poser une question : au vu des événements en Iran et dans les pays du Conseil de coopération du Golfe, l'Amérique aura-t-elle les moyens matériels et la puissance militaire nécessaires pour défendre l'Australie si elle est confrontée à une attaque imminente d'un pays étranger ? L'Amérique viendra-t-elle nous sauver ? Eh bien, les faits montrent qu'elle n'aide pas les Saoudiens. Elle n'aide pas les pays du Golfe.

#Pascal

Ils le peuvent.

#Alexis Esposto

L’Australie. Oui, c’est trop loin. Ils n’ont ni les moyens de transport maritime ni les chaînes d’ approvisionnement nécessaires, sur le plan militaire, pour pouvoir faire ça. Alors, mettre tous ses œufs dans ce panier-là, c’est, à mon avis, un peu excessif.

#Pascal

Oui, je le pense aussi. La question, bien sûr, c’est de savoir si cette perception est partagée par les élites politiques et économiques australiennes, ainsi que par l’ensemble de la population, parce qu’il faut un certain degré d’adhésion. Mais Alexis, c’était très intéressant, et je suis ravi d’apprendre qu’ en Australie, les choses semblent être un peu plus pragmatiques, du moins de votre point de vue. Pour les personnes qui souhaitent vous suivre et découvrir vos travaux, où doivent-elles aller ? Je vais d’ailleurs afficher à nouveau votre article ici. Il est en libre accès, donc il suffit de le chercher sur Google pour le trouver. Je mettrai aussi un lien dans la description ci-dessous. Y a-t-il un autre endroit où l’on peut suivre vos travaux ? Eh bien, il m’arrive d’écrire sur Substack. J’y ai publié plusieurs articles.

#Alexis Esposto

Je ne suis pas très prolifique, parce que mon travail me prend beaucoup de temps en ce moment. Je suis doyen de la faculté, donc je dois beaucoup courir à droite et à gauche. Mais j’essaie quand même d’écrire. J’écris pour une revue argentine. Je n’ai pas eu l’occasion d’écrire ces deux derniers mois, parce que j’ai dû travailler en Chine pendant un mois. J’enseigne en Chine. J’y vais souvent, et ça me plaît beaucoup. Alors, pour l’instant, j’ai arrêté d’écrire, mais j’ai deux ou trois articles en tête. L’un est un article d’économie, sur lequel je suis en train de travailler. J’aime écrire des articles universitaires, puis en tirer d’autres textes. Et puis, vous savez, je veux faire partie de cette communauté qui réfléchit ensemble à ces questions très complexes, parce qu’on est tous concernés, qu’on le veuille ou non.

#Pascal

Oui, nous sommes tous dans le même bateau. Je travaille sur une initiative appelée Multipolar Peace Network. Elle n’est pas encore tout à fait prête, mais dès qu’elle le sera, nous vous contacterons pour vous y associer, vous et beaucoup d’autres, afin d’avoir cette discussion à l’échelle mondiale et de vraiment tracer la voie vers un monde véritablement multipolaire et pacifique. Je mettrai aussi un lien vers votre profil Substack dans la description ci-dessous. Alexis Esposto, merci beaucoup de nous avoir accordé votre temps aujourd’hui.

#Alexis Esposto

Merci beaucoup, Pascal. Ce fut un plaisir.